
VOYAGE DE M. BOWDICH

DANS LE PAYS D'ACHANTI.

EN 1817.

On a vu dans la précédente relation comment la guerre des Achantins et des Fantins avait fait connaître particulièrement aux Anglais le premier de ces peuples. Ils revinrent en 1816 ravager le territoire de leurs ennemis ; la famine fut le résultat de leurs dévastations ; ils n'attaquèrent pas positivement le fort du cap Corse , mais ils le tinrent long-temps bloqué ; l'on y souffrit beaucoup de la disette de vivres. Frappé des maux dont on était menacé , et des risques que l'on courait , le gouverneur écarta l'imminence du danger en payant pour les Fantins une somme considérable , puis représenta au conseil de la compagnie, l'utilité d'envoyer une ambassade avec des présens au roi d'Achanti, afin de conclure un traité d'amitié avec lui, et d'obtenir la permission d'avoir un agent anglais en résidence dans sa capitale. Ces propositions furent approuvées, et en conséquence,

M. James, gouverneur d'Accra, fut nommé chef de l'ambassade ; il emmenait avec lui M. Bowdich qui était particulièrement chargé des observations astronomiques ; M. Hutchinson, écrivain, et M. Tedlie, aide-chirurgien.

L'ambassade quitta le cap Corse le 22 avril 1817, avec une suite d'environ cent trente nègres fantins, et suivit la côte jusqu'à Annamabou. Après avoir parcouru des vallées riantes, il fallut s'engager dans des forêts presque impénétrables, traverser des marais et franchir des rivières ; l'on eut ainsi à supporter les fatigues et les privations inséparables d'un voyage dans une contrée déserte ; elles furent rendues plus pénibles encore par la conduite des porteurs de bagage ; une partie déserta ; il fut très-difficile de les remplacer. Souvent on campa dans les bois sur la terre humide, et de plus couverte de reptiles et d'insectes. On avait de la peine à y entretenir du feu, qui cependant était nécessaire pour écarter les bêtes féroces.

On marchait à peu près dans la direction du nord. Le pays que l'on traversait offrait de tristes vestiges des désastres de la guerre. Les habitans des misérables villages, dispersés sur le territoire fantin, semblaient s'y être réfugiés comme des proscrits bannis de la société ; ils étaient sombres et brutaux ; ils semblaient même avoir perdu l'ins-

tinct de la curiosité ; on ne pouvait pas acheter des vivres chez eux.

L'aspect devint moins lugubre quand on eut traversé le Bousembra. Alors on entra dans l'Axim , pays tributaire de l'Achanti. Prusou , première ville axinienne où l'on entra , était bien bâtie , Kickiouerry , où l'on passa ensuite , était grande et fort propre. Akrofoum , où l'on arriva le 4 mai , était encore plus grande. Le 7 on passa la frontière qui sépare l'Axim de l'Achanti. Le Bohem , petite rivière que l'on rencontra , jouit d'une réputation singulière ; ses eaux passent pour inspirer l'éloquence ; tous les ans un grand nombre d'Achantins arrivent sur ses bords pour en boire ; ainsi voilà en Afrique , chez un peuple à moitié barbare , un ruisseau qui peut le disputer à l'Hippocrène. Quand on eut passé les montagnes dans lesquelles il coule , on vit le champ de blé le plus étendu que l'on eût aperçu depuis que l'on s'était éloigné de la côte.

Quand on fut à Doumpassie , ville jadis florissante , on expédia un message au roi pour lui annoncer l'approche de l'ambassade. A Dadaenasie , situé un peu plus loin , on trouva un officier du roi ; il était chargé de témoigner aux Anglais les regrets du monarque , de ce qu'ils étaient venus dans la saison des pluies , parce qu'il avait entendu dire qu'elle était malsaine pour les blancs , il les invi-

tait à entrer dans la capitale le 19. Il leur envoyait en présent un mouton , quarante ignames et deux onces d'or pour la dépense de leur table ; il avait fait un don à leur émissaire , et ordonné que la route fût mise en bon état pour leur passage.

A mesure que les Anglais avancèrent , ils trouvèrent beaucoup plus de terres cultivées ; les chemins qui se croisaient dans tous les sens , prouvèrent que la population était nombreuse , et qu'il existait entre les différentes parties du royaume des communications fréquentes.

Le 19 on arriva de bonne heure à Agogou , petit village éloigné seulement de quatre milles de la capitale. A mi-chemin on traversa le marais qui l'entoure ; il a cent vingt pieds de large et trois pieds de profondeur. Lorsque l'ambassade ne fut plus qu'à un mille de Coumassie , le roi , averti de son approche , la fit inviter à s'arrêter dans le petit bourg de Patiassou , jusqu'à ce qu'il eût envoyé des officiers chargés de la conduire en sa présence.

« A deux heures , dit M. Bowdich , nous fîmes notre entrée dans Coumassie , en passant sous un fétiche consistant en un mouton immolé , et suspendu dans de la soie rouge entre deux poteaux très-élevés. Plus de cinq mille hommes , la plupart guerriers , vinrent au-devant de nous avec une musique extrêmement bruyante. Enveloppés

par l'épaisse fumée que produisaient les décharges continuelles de mousqueterie de cette troupe, nous ne pûmes bientôt discerner que les objets les plus rapprochés de nous. On nous fit faire halte pendant que les capitaines exécutaient une danse pyrrhique au centre d'un cercle formé par leurs soldats. Une multitude confuse de drapeaux anglais, hollandais et danois furent agités et tournés dans tous les sens; ceux qui les tenaient couraient en gambadant avec un emportement qui n'était égalé que par les transports des chefs, cabriolant avec des contorsions d'énergumènes, et tirant des coups de fusil si près des pavillons, qu'on ne les voyait qu'au milieu de tourbillons de fumée.

Les chefs étaient coiffés du bonnet de guerre, assujetti sous le menton avec des cordons garnis de cauris; des cornes de belier dorées en couvraient le devant, et d'immenses panaches de plumes d'aigle, en décoraient les deux côtés. Leur veste de drap rouge était couverte de saphirs en or et en argent, et d'étuis brodés de toutes les couleurs qui recouvraient ces talismans: ces bijoux étaient entremêlés de clochettes de cuivre, de cornes et de queues de divers animaux, de couteaux et de coquilles qui à chaque mouvement leur frappaient le corps; leurs bras étaient nus. Des queues de léopards pendaient à leurs dos, par-dessus un arc couvert de saphirs. Ils avaient de

larges pantalons de coton, et de grandes bottines de cuir rouge qui leur montaient jusqu'à mi-cuisse et étaient attachées par des chaînettes à leur ceinturon qui était aussi orné de clochettes, de queues de chevaux, de morceaux de cuir et d'une quantité prodigieuse de saphirs. Un petit carquois rempli de flèches empoisonnées était suspendu à leur poignet droit; ils tenaient entre les dents une chaînette de fer, à laquelle était lié un chiffon de papier chargé de caractères mauresques. Ils portaient à la main gauche une petite lance ornée de banderoles rouges et de glands de soie. La noirceur de leur peau rehaussait l'effet de ce bizarre accoutrement, et achevait de leur donner un air qui n'avait presque rien d'humain.

Après avoir été retenus environ une demi-heure par ce divertissement, les voyageurs se remirent en marche au milieu des guerriers dont le nombre, joint à la foule des curieux, ne leur permettait d'avancer que lentement. Toutes les rues, à droite et à gauche, étaient remplies de monde. Les grands vestibules des maisons étaient encombrés de femmes et d'enfants de la haute classe; on n'entendait de toutes parts que des exclamations de surprise.

Au bout d'un demi-mille, arrivés au palais, les voyageurs s'arrêtèrent de nouveau, puis passèrent avec leur suite au milieu d'une haie de soldats;

les présens et le bagage furent déposés dans la maison où l'on devait loger ; ensuite on remonta à pas lents une longue rue , et l'on fit halte dans une maison ouverte par devant , où un messenger du roi annonça que l'on devait attendre une nouvelle invitation du monarque pour paraître devant lui. Là l'attention des Anglais fut forcément fixée pendant quelques minutes sur un spectacle atroce ; c'était un homme que l'on torturait avant de le sacrifier. Des hommes , couverts d'immenses bonnets de peau noire, le conduisaient par une corde qui lui traversait le nez ; des tambours le précédaient. Heureusement pour les voyageurs la permission de paraître devant le roi les délivra bientôt de cet aspect horrible. Une rue très-large et longue d'environ un quart de mille les conduisit à la grande place.

Ce qu'ils avaient déjà vu depuis leur entrée dans la ville avait excité leur attente. Toutefois ils furent frappés de surprise par la magnificence et l'éclat qui se montrèrent à leurs regards. Un emplacement de près d'un mille carré était couvert d'une foule aussi richement que singulièrement parée. Le roi, ses tributaires et ses capitaines resplendissaient dans l'éloignement avec une suite aussi nombreuse que variée et entourée d'une masse de soldats si serrée qu'il semblait impossible de la pénétrer.

Les rayons du soleil étaient réfléchis de toutes parts sur une multitude d'ornemens d'or , avec une vivacité qui était presque aussi insupportable que l'étouffante chaleur de l'air. A l'apparition des Anglais plus de cent troupes de musiciens firent retentir l'air à la fois des fanfares de leurs chefs : les éclats bruyans d'un nombre infini de cors et de tambours ne cessaient de se faire entendre par intervalles que pour être remplacés par les sons plus doux de longues flûtes harmonieuses , et d'un instrument qui ressemblait à une cornemuse. Le mouvement continuel de plus de cent parasols produisait le plus brillant effet. Chacun était assez large pour couvrir au moins trente personnes ; ils étaient de soie écarlate , ou jaune , ou d'autres couleurs éclatantes , et surmontés de croissans ou de figures d'animaux , d'oiseaux ou de différens objets en or. Ces parasols variés dans leurs formes , étaient pourtant la plupart en dômes ; leurs bords , découpés de différentes manières , étaient garnis de franges , et quelquefois ornés de petits miroirs. Quelques-uns étaient couverts de peaux de léopards et surmontés d'un animal empaillé.

Au-delà on voyait les hamacs d'apparat , semblables à de longs berceaux , soutenus sur des bâtons élevés au-dessus de la tête des hommes qui les portaient. Les coussins et les draperies étaient en taffetas cramoisi. Une quantité innom-

brable de petits parasols remplissait les intervalles, et de grands arbres rehaussaient à l'éclat de cette scène par le contraste de leur ombre.

Les messagers du roi, reconnaissables à de grandes plaques d'or sur la poitrine, ayant fait faire place aux Anglais, ceux-ci s'avancèrent précédés par leur pavillon et par les interprètes que distinguaient des cannes à pommes d'or. Ils prirent la main à chacun des cabocirs ou chefs, vêtus d'étoffes de soie, et ornés de colliers d'anneaux, de plaques, de bracelets d'or, et charmarrés de grisgris. Les sièges des chefs étaient de bois sculpté, et incrustés très-artistement en or et en ivoire, et assez ordinairement garnis de deux grosses sonnettes. Derrière quelques-uns, de jeunes et belles filles se tenaient debout avec des bassins d'or; on voyait aussi derrière les fauteuils des principaux chefs des jeunes gens bien faits, et vêtus de corselets de peaux de léopard, couverts de coquilles d'or; autour de ces grands personnages on agitait de grands éventails de plumes d'autruche.

Les guerriers étaient assis par terre près des chefs, et en rangs si serrés que les Anglais ne purent avancer sans marcher sur les pieds de quelques-uns. Leurs bonnets étaient de peaux de panthères avec les queues pendantes par derrière. Leurs fusils et leurs gibernes, faites de petites

gourdes, étaient revêtus de morceaux des mêmes peaux. Leurs joues et leurs bras étaient bariolés de raies blanches qui les faisaient ressembler à une armure.

En traversant ce cercle éblouissant, les Anglais furent bien surpris d'apercevoir des Maures, dont le costume formait un contraste remarquable avec celui des nègres. Ils étaient dix-sept chefs vêtus de longues robes de satin blanc, brodées magnifiquement; leurs pantalons et leurs chemises étaient de soie, et leurs immenses turbans de mousseline blanche avaient une bordure de pierres précieuses de diverses couleurs. Leur suite portait des bonnets et des turbans rouges, avec de longues chemises blanches descendant sur les pantalons; ceux d'un rang inférieur étaient habillés de drap bleu foncé. Quand les Anglais passèrent, les Maures leur jetèrent un regard de malveillance.

Enfin les Anglais arrivèrent auprès des grands officiers de la couronne, distingués chacun par les marques de leur emploi; et pendant qu'ils approchèrent du roi pour lui prendre la main tour à tour, ils purent l'examiner à leur aise. « Son maintien, dit M. Bowdich, fixa d'abord mon attention. Une dignité naturelle chez des princes qu'il nous plaît d'appeler barbares, ne laisse pas d'intéresser vivement. Ses manières étaient à la fois majestueuses et polies; les impressions de surprise

ne lui firent pas quitter un seul moment le calme qui convient à un monarque. Il paraissait âgé de trente-huit ans, et disposé à l'embonpoint; sa figure annonçait de la douceur. Il était très-riche-ment vêtu, et chargé de bijoux et d'ornemens en or; ses sandales de cuir blanc étaient couvertes de petits étuis d'or et d'argent, contenant des saphirs. Il tenait en main une paire de castagnettes d'or qu'il faisait claquer pour commander le silence. Tout autour de lui étincelait d'or et de pierreries. Les principaux personnages qui l'entouraient, portaient sur la poitrine de larges étoiles, des croissans, ou des ailes d'or massif.

« On nous fit faire le tour de ce cercle brillant qui offrait une variété de richesses et d'ornemens impossible à décrire. La nouveauté du spectacle nous faisait oublier la fatigue et la chaleur; cependant en arrivant au bout de notre course nous étions presque rendus d'épuisement. Nous aurions bien voulu gagner notre logement, il n'en fut pas encore question: nous fûmes invités à nous asseoir à quelque distance sous un arbre pour recevoir à notre tour les civilités de l'assemblée.

Tout ce monde passa devant nous; les cabocirs mettaient pied à terre, et nous prenaient la main d'un air de dignité; les uns ôtant une de leurs sandales, d'autres les ôtant toutes deux; les

gens de leur suite fléchissaient le genou en se jetant de la poussière sur la tête. Les Maures eurent l'air de nous donner leur bénédiction. Les prêtres des fétiches exécutèrent une danse. Il était près de huit heures quand le roi parut; les torches qu'on portait devant lui ajoutaient encore à l'éclat des ornemens brillans qui le couvraient: il s'arrêta un instant, nous demanda nos noms pour la seconde fois, et nous souhaita une bonne nuit; il était accompagné de sa tante, de ses sœurs et des femmes de sa famille, toutes portant au cou de belles chaînes d'or. Un grand nombre de chefs le suivaient; nous ne pûmes nous retirer que fort tard. Nous avons évalué à trente mille la totalité des gens qui passèrent.

La maison où l'on conduisit les Anglais était spacieuse, mais délabrée. Après une si brillante réception, ils devaient s'attendre à ne pas rencontrer de grands obstacles dans leur négociation; mais la cour des monarques noirs n'est pas plus que celle des potentats européens, exempte d'intrigues. Tous les ressorts que l'astuce peut faire jouer auprès d'un despote, tout ce que l'esprit de séduction peut imaginer de souplesse, enfin tout cet art que l'intérêt développe aussi bien parmi les féroces courtisans d'un roi sauvage, que parmi les courtisans polis des princes d'Europe, fut mis en usage pour empêcher les Anglais de réussir.

Tous ces manèges trouvèrent un puissant appui dans la jalousie méfiante des Maures qui, jusqu'alors ayant joui d'une grande influence politique, morale et religieuse, sentaient bien que ces avantages leur seraient enlevés par une alliance directe entre le roi d'Achanti et la compagnie anglaise. On trouva le moyen d'inspirer au roi des soupçons contre les agens britanniques; on lui représenta quelques circonstances de la conduite du gouverneur du cap Corse, comme injurieuses pour sa personne, enfin on lui fit même regarder l'envoi des agens à sa cour, comme un piège qui couvrait les plus perfides desseins.

Cependant ce prince fut enchanté des présens qu'on lui offrit. Dans la seconde conférence, il pria M. James de lui expliquer deux notes qu'il lui montra; elles avaient été écrites par le gouverneur du cap Corse, à la demande du roi d'Annamabou et du chef des Braffous; elles portaient qu'ils abandonnaient au roi d'Achanti quatre ackies d'or par mois (24 fr.) sur la paie qu'ils recevaient de la compagnie, et le priaient de recevoir cette somme comme gage de leur soumission, pour faire cesser les hostilités. Le roi eut l'air de croire que cette proposition venait du gouverneur ou bien avait été faite à son instigation. Sa figure changea tout-à-coup: « Dites aux blancs, cria-t-il à son interprète avec l'accent de la fureur, qu'hier je

fus très-content d'eux, parce que j'espérais que nous deviendrions amis. Aujourd'hui, je vois qu'ils viennent pour couvrir mon front de honte; je ne puis le supporter. Les Anglais savent qu'avec ma poudre et mes balles, j'ai chassé les Fantins jusque sous leurs forts; que mon sabre s'étant levé sur eux, ils périrent tous. Je puis faire pour les Anglais autant que pour les Fantins, ils le savent bien. Ils savent qu'il me suffit d'envoyer un capitaine pour me rapporter les têtes de tous les Fantins. » La colère du roi se communiqua promptement à tous ceux qui l'entouraient. Quant à lui, se levant de son siège, il s'écria en agitant sa main du côté des Anglais: « Si un homme noir m'eût annoncé une chose pareille, sa tête eût à l'instant été abattue. »

Les cris et les menaces du roi, les reproches et les imprécations dont il accablait les Anglais, troublèrent les idées de M. James; il perdit la tête, balbutia quelques excuses, protesta de la pureté de ses intentions et proposa de retourner au cap Corse pour éclaircir l'affaire avec le gouverneur. Cette faiblesse étant prise naturellement pour un aveu, le roi, enflammé de colère, s'écria brusquement: « Je sais que les Anglais viennent pour espionner, pour me tromper; ils veulent la guerre! » Il renouvela ses menaces.

Le moment était critique; les intérêts de l'An-



gleterre pouvaient être perdus à jamais dans l'Achanti; les jours des envoyés étaient même gravement compromis. Il n'y avait pas un moment à perdre. M. Bowdich et ses deux jeunes compagnons se décidèrent à prendre sur eux seuls toute la responsabilité d'une affaire si désespérée. M. Bowdich, élevant la voix, pria le roi de l'écouter. Cette demande fixa l'attention; les clameurs des conseillers du prince et des Maures s'apaisèrent graduellement. Alors M. Bowdich, prit la parole, repoussa les soupçons élevés contre la conduite et les desseins du gouverneur du cap Corse, il déclara que les agens anglais étaient venus pour complimenter le roi et pour régler avec lui toutes les affaires; que M. James étant malade, désirait naturellement partir; mais que ses compagnons resteraient à Coumassie jusqu'à ce que tous les différens fussent applanis.

Cette démarche franche et hardie produisit une impression favorable sur l'esprit du roi; il tendit la main à M. Bowdich, témoigna sa satisfaction des explications qu'il reçut relativement à l'offre des quatre ackies par mois, et congédia gracieusement les envoyés.

Dans la soirée, M. Bowdich, de concert avec ses compagnons, écrivit au gouverneur et au conseil du cap Corse une lettre dans laquelle ils exposaient les motifs qui les avaient décidés à

prendre le parti auquel ils avaient eu recours. Ils eurent depuis d'autres audiences du roi, qui adressa aussi une lettre au gouverneur du cap Corse. Le 29 mai les messagers du roi partirent de Coumassie avec les dépêches.

Le devoûment de M. Bowdich et de ses compagnons ne pouvait être qu'approuvé. Le 5 juillet, M. Bowdich reçut du gouverneur du cap Corse l'ordre de prendre la direction de l'ambassade qu'il avait sauvée. Les torts apparens ou réels dont le roi se plaignait furent expliqués ou réparés.

Après de longues discussions, M. Bowdich signa avec le roi, le 7 septembre, un traité honorable et avantageux pour l'Angleterre. Il fut publié avec une pompe extraordinaire. Un officier anglais fut autorisé à résider à Coumassie. M. Hutchinson ayant été désigné pour occuper ce poste, M. Bowdich et M. Tedlie manifestèrent au roi le désir de retourner au cap Corse. Le monarque les retint sous différens prétextes: ennuyé de ces délais dont il ne pouvait prévoir le terme, M. Bowdich représenta au roi qu'il serait obligé, quoiqu'à regret, de partir sans sa permission. Son parti pris, il laissa tout le bagage aux soins de M. Hutchinson, excepté les objets les plus nécessaires, et se mit en marche avec M. Tedlie. « A peine nous étions à cinquante pas de notre logement, dit-il, nous entendîmes re-